

# LE CLOS-LUCÉ A AMBOISE



Valeur : 1,00 F

Couleurs : vert, sienne, bleu

50 timbres à la feuille

Dessiné et gravé en taille-douce  
par Cécile GUILLAME

Format vertical 22 × 36  
(dentelé 13)

## VENTE

anticipée, le 23 juin 1973 à AMBOISE;

générale, le 25 juin 1973.

Ce timbre de la série touristique nous amène au seuil du Clos-Lucé, à Amboise, où les propriétaires avec l'aide des Monuments historiques, reconstituent la « demeure française de Léonard de Vinci ».

La figurine est bien cadrée, face au soleil, sur le manoir que Louis XI fit reconstruire. A son premier retour d'Italie, en 1490, Charles VIII, amoureux d'Anne de Bretagne, l'aménagea en résidence d'été. En avant d'une aile Renaissance, il fit ériger le joli oratoire flamboyant, couronné d'une galerie ajourée, ainsi que l'escalier de la tourelle d'angle, orné des armes royales. Pendant qu'il livrait Amboise aux architectes, le roi ne songeait qu'aux embellissements de cette aimable retraite du couple, dont la reine avait fait son séjour de prédilection.

Plus tard Louis XII, déçu dans ses espoirs de paternité, fit venir sur cette terre traditionnelle des héritiers royaux, François de Valois et sa sœur Marguerite : cette dizaine d'années d'adolescence au « Cloux-Lucé » sera toujours évoquée avec bonheur par ceux qui sont devenus François I<sup>er</sup> et la reine de Navarre.

C'est en ce paradis de sa jeunesse que le Roi-Chevalier, après Marignan, ramène Léonard de Vinci, qui, après avoir résisté à Louis XII, s'est laissé gagner par la chaleureuse insistance de son successeur. Et l'illustre Florentin passera ici les cinq dernières années de sa vie, les plus sereines, les plus heureuses.

Il y trouve, après la soixantaine, ce que ne lui avait jamais donné en son pays une existence tributaire des ordres des Mécènes. Dans le confort de cette demeure, dans la douceur de vivre tourangelle, il vit en gentilhomme respecté, recevant les marques de l'affection du roi qui l'appelait « mon Père ».

Au premier rang de ses admirateurs, « La Marguerite des Marguerites » lui apporte les contes de l'Heptaméron, accompagnée de Clément Marot, qui lit au maître ses essais poétiques. L'hôte attentif écoute Rabelais, en rupture avec les Bénédictins, lui confier ses ennuis et ses curiosités; il interroge le Génois Andréa Doria sur ses navigations et Jean Perréal sur sa « manière de miniature ».

Il montre dans l'atelier les grandes toiles qui ne le quittent pas, le portrait de Mona del Giocondo ou la Vierge aux Rochers. C'est ici qu'il achève son Saint-Jean, de sa main droite gagnée par les rhumatismes, ou de cette gauche infatigable qui continue de classer des manuscrits, ou de crayonner des projets de canaux ou d'écluses, des plans de remaniements à Chambord ou de jardins à Blois, des animations de fêtes, avec bêtes « imitées et articulées ».

Car il a toujours le goût de ces « robots » ou appareils, dont les maquettes réalisées d'après les dessins, sont maintenant présentées aux visiteurs dans les salles du sous-sol. Et passant de la curiosité à la ferveur, ceux-ci peuvent, dans la chambre pieusement reconstituée, évoquer la fin du maître; les scènes du testament, des derniers sacrements, de la mort, le 2 mai 1519, entre les bras du roi qui va lui fermer les yeux.

Le précurseur des audaces de la science moderne, le peintre du « sourire sublimé », de ces êtres capables, en dépassant le charnel, de « tirer en haut l'humain », le génie universel qui apportait sa caution spirituelle à une civilisation en train de naître sur les bords de la Loire, revit en une immortelle sérénité dans cette « Demeure de Léonard », qui retrouve sa physionomie ancienne, telle que l'aima le plus illustre de ses hôtes.

